

Langue de bois et

pouvoir des mots

« L'Afrique est encore absente de notre tournée. Nous venons d'Asie et du Pacifique, où nous avons relevé des habitudes alimentaires très précaires. »

Frei Betto éclata de rire.

« Vous êtes bien des fonctionnaires internationaux. Manger ou ne pas manger, vous appelez ça des "habitudes alimentaires très précaires". (...) »

Manuel Vázquez Montalbán¹

Réalisation Service Education permanente Question Santé asbl

Texte Alain Cherbonnier/Question Santé

Graphisme Carine Simon/Question Santé

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Editeur responsable Patrick Trefois 72, rue du Viaduc – 1050 Bruxelles

D/2012/3543/I5

« Viol » ou « abus sexuel » ? « Maladie » ou « pathologie » ? Quartiers « défavorisés » ou « abandonnés » ?... Il n'est pas indifférent d'employer tel mot plutôt que tel autre. La disparition d'un mot au profit d'un autre est rarement anodine. Certes, les mots s'usent et sont remplacés : seules les langues mortes ne bougent pas. Mais ce n'est pas de cela que l'on va parler ici : c'est de l'usage des mots à des fins de brouillage, de simplification, de manipulation... bref, de pouvoir.

Car le pouvoir symbolique est dans le langage.
Autrement dit, selon les mots que l'on choisit ou fabrique, on peut costumer les réalités,
les rendre plus acceptables ou plus redoutables, les neutraliser
et même leur ôter toute signification *vivante*.

Ce n'est pas seulement vrai dans la propagande active et délibérée, c'est vrai dans le discours politique courant, dans les médias de tous les jours, dans les jargons professionnels (économique, médical, culturel, psychologisant, sociologisant, etc.) et même dans le vocabulaire scientifique.

Si l'éducation permanente n'est pas un vain mot, elle doit aussi, elle doit surtout chercher à (r)éveiller les consciences, stimuler l'esprit critique, traiter ses interlocuteurs comme des citoyens qui refusent de se laisser embobiner et peuvent construire les moyens de cette résistance.

Le pouvoir de nommer

« Le pouvoir symbolique est dans le langage »... Cette phrase peut paraître abstraite ou étrange. L'idée qu'elle évoque est pourtant très ancienne, puisqu'on la trouve déjà dans la Bible. Il y est dit que nommer est un pouvoir proprement humain, et que cela donne prise sur les choses et même les êtres : « Yahvé Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait : chacun devait porter le nom que l'homme lui aurait donné. »²

Nommer est aussi délimiter. C'est ce que nous savons déjà par notre patronyme, qui nous inscrit dans une descendance, une famille. Et par notre prénom, qui nous inscrit dans le désir de nos parents : on peut décoder, dans cet agencement particulier de voyelles et de consonnes, un *imaginaire*, propre bien sûr à une culture (la langue), à une époque (les modes des prénoms), mais surtout à ces deux êtres-là, nos parents, qui ne nous ont pas seulement conçus à partir de leurs gamètes – spermatozoïdes ou ovules – mais à partir de leur histoire et de leurs espoirs.

Dans le domaine médical, nommer une maladie c'est déjà la définir, c'est déjà, sinon maîtriser sa manifestation, du moins la cerner dans un concept et projeter l'espoir de l'affronter voire de la guérir. On a pu voir cela au début de l'épidémie de ce qui ne s'appelait pas encore le sida : personne ne comprenait pourquoi des infections qui touchaient ordinairement des sujets âgés s'attaquaient à de jeunes hommes. Comme ceux-ci étaient homosexuels, on a parlé de « syndrome gay ». On a ensuite évoqué les quatre H : homosexuels, hémophiles, héroïnomanes et Haïtiens (les « groupes à risque » à l'époque)... La recherche scientifique s'est mobilisée et, quelques années après, une définition du Syndrome d'Immuno-Déficience Acquise a pu être établie par l'Organisation Mondiale de la Santé.

Le langage construit le réel

Mais nommer n'est pas le seul pouvoir offert par le langage. Manier les mots avec adresse permet de convaincre, d'influencer nos interlocuteurs : c'est tout l'art oratoire, l'art du discours composé avec élégance et force, qu'il soit religieux (les sermons de Bossuet et d'autres prédicateurs du XVII^e siècle français) ou politique (les discours de Victor Hugo à l'Assemblée nationale, ceux de Jean Jaurès ou, plus près encore, du général de Gaulle). Fort prisé depuis l'Antiquité, cet art a aujourd'hui perdu beaucoup de son prestige mais, même si la qualité des discours actuels est généralement médiocre, si cela se résume souvent à des slogans, le poids des mots reste important : le *Yes we can* ! de Barack Obama l'a encore démontré il y a quelques années.

Aujourd'hui ce ne sont guère les discours prononcés du haut de la chaire, de l'estrade ou du perchoir qui ont de l'influence, c'est plutôt le véritable flot de langage dans lequel nous plongeons en permanence les médias de masse – flot qu'à l'ère d'internet, des blogs et des réseaux sociaux, nous contribuons nous-mêmes à produire. Or, si la presse est dite libre dans les pays occidentaux et qu'en effet le pouvoir politique ne peut la museler, elle est porteuse d'intérêts non seulement idéologiques mais surtout politico-financiers : voir le véritable empire de Rupert Murdoch dans le monde anglo-saxon, qui n'a été que récemment ébranlé en raison de ses accointances avec le pouvoir en place.

En outre, la presse a ses règles, ses enjeux, ses habitudes. Jadis elle était souvent extrêmement virulente, maintenant elle se pare volontiers d'une aura neutraliste et prétend faire preuve d'objectivité. On sait, par l'analyse des médias audio-visuels, que toute image est construite, composée, que le choix du moment et

le cadrage ne sont pas dus au hasard : il n'y a donc là aucune objectivité au sens strict du terme. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il y a forcément trucage ou mensonge, mais il peut y avoir manipulation.

De même, les mots de ceux qui s'expriment dans les médias sont choisis avec soin, même s'ils paraissent aller de soi. Ainsi, tout récemment, Hubert Védrine, ancien ministre français des Relations extérieures, remarquait³ que l'Occident – avec ses alliés éventuels – se présentait « sous le *pseudonyme* de communauté internationale ». Lucidité louable quoique tardive...

On parle aujourd'hui de « la crise » comme s'il s'agissait de toute évidence d'un événement récent (2008) que l'on peut espérer passer. Car que veut dire ce mot ? Selon le Petit Robert, une crise est une « phase grave dans l'évolution des choses, des événements, des idées ». Or on évoque régulièrement « la crise » depuis les années 1970... Nombre d'entre nous sont dans une « phase grave » depuis leur naissance ! Le terme de crise recouvre pudiquement une mutation du système capitaliste (du capitalisme industriel vers le capitalisme financier), système qui est devenu hégémonique dans le monde entier : c'est la fameuse « mondialisation », autre terme passe-partout. Cette mutation est assortie d'un détricotage de l'accord social issu de la deuxième guerre mondiale – ce que dénonce Stéphane Hessel dans son livre *Indignez-vous !* –, détricotage entamé dès les années 1980 avec Thatcher et Reagan et accentué après la chute du Mur de Berlin et de l'Empire soviétique.

Troisième exemple : on entend à la radio qu'on déplore tel nombre de morts « depuis le début des violences en Syrie »... alors que les violences dans ce pays sont au moins aussi anciennes que le régime baassiste lui-même. C'est d'une guerre civile qu'il s'agit ! On entend qu'en Syrie « la répression » ne s'arrête

pas ou que « la violence » s'étend. Parlerait-on de répression ou de violence si les assassins étaient des suppôts d'Al-Qaida ? On parlerait de terrorisme ! Or l'armée d'Assad se livre bien au terrorisme puisqu'il s'agit effectivement de terroriser la population pour éliminer toute opposition : un terrorisme de masse, systématique, avec toutes les ressources et la puissance d'une armée moderne.

Mais comme c'est un terrorisme d'Etat, on ne le nomme pas ainsi⁴. Cela pourrait rappeler aux citoyens que les plus grands terroristes de l'Histoire ont toujours été des Etats. Et pas seulement l'Allemagne nazie ou la Russie stalinienne, ni le Japon impérialiste : depuis des siècles, tous les colonisateurs se sont imposés par la force de la terreur ; les Britanniques ont été pendant la deuxième guerre mondiale les champions des bombardements des villes allemandes ; l'armée française a pratiqué systématiquement la torture et les « corvées de bois » (exécutions sommaires) en Algérie ; et on n'oubliera pas les bombes atomiques lancées par les forces aériennes des USA sur Hiroshima et Nagasaki – événement fondateur du bien nommé « équilibre de la terreur » qui a dominé la seconde moitié du XX^e siècle...

Euphémisme

L'euphémisme, cet adoucissant verbal

Ces exemples pris dans le champ politique nous donnent une clé pour cerner un phénomène plus large qui caractérise le discours public : le recours à l'euphémisme. En d'autres termes : comment rendre beau ce qui est moche, brillant ce qui est terne, séduisant ce qui est repoussant. L'euphémisme nous vient de la rhétorique classique (les figures de style employées notamment dans l'art du discours)⁵. Il consiste essentiellement à remplacer une expression qui risquerait de choquer par une expression atténuée.

Bien sûr, dans les échanges de tous les jours, c'est une forme de politesse : pour éviter de heurter inutilement son interlocuteur, on dira « je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous »... pour ensuite lui opposer ses propres arguments. C'est aussi extrêmement fréquent dans les médias, d'ailleurs : « Untel n'a pas souhaité s'exprimer » est plus lisse que « Untel a refusé de répondre à nos questions » et permet de penser que la porte d'Untel ne sera pas définitivement fermée par la suite ! En quelque sorte, c'est une manifestation de diplomatie, c'est nécessaire à la vie sociale.

Mais cela va plus loin. L'euphémisme – ou son contraire, l'hyperbole⁶ – est une figure-clé du langage de tous les pouvoirs, médiatique, politique, économique, culturel... L'enjeu est d'augmenter ou de diminuer l'importance, l'impact d'un fait, d'un événement, d'un phénomène, d'une situation. Pour l'historien Jean-Noël Jeanneney⁷, l'usage des mots est essentiel en démocratie, et le recours à l'euphémisme est lié à la peur de regarder les choses en face. Ou peut-être, ajouterons-nous, à la peur que le bon peuple comprenne que la situation est plus compliquée qu'on voudrait bien qu'il le croie. On cherche à banaliser ou, au contraire, à dramatiser.

Des écrivains ont dénoncé cette généralisation de l'euphémisme dans le discours public. Ainsi Luis Sepúlveda à propos de l'amnistie des crimes commis pendant la dictature militaire de Pinochet : « Un an s'est écoulé depuis mon retour au Chili et tout reste pareil même si, dans le discours officiel, tout a changé : maintenant on appelle *ignorance* le manque de courage civil et la complicité avec les criminels en uniforme, l'oubli des devoirs élémentaires est devenu de la *négligence* et l'assassinat, un excès. »⁸

Ravages de la « novlangue »

Le romancier le plus connu pour avoir dénoncé l'usage systématique de l'euphémisme à des fins de manipulation est sans conteste George Orwell. Dans son roman *1984*, publié en 1949, Orwell imagine un monde divisé en trois grandes puissances totalitaires, où tout et tous sont surveillés en permanence et dont est bannie toute liberté de pensée. Le mot novlangue, traduction de l'anglais *newspeak* inventé par l'auteur, désigne un vocabulaire qui va au-delà de la simple « langue de bois ». Par la novlangue, le pouvoir cherche à imposer une vision unique, officielle et stéréotypée des choses et à disqualifier toute autre opinion. À empêcher tout recul critique par l'emploi systématique de l'euphémisme : par exemple, dans le roman, le « Ministère de la Vérité » est en fait celui de la Propagande. Et la novlangue va plus loin, avec la simplification et l'appauvrissement de la langue : ce ministère devient *Miniver*, mauvais se dit *inbon*, etc. La novlangue écarte toute complexité, elle réduit la pensée à du binaire : on/off, positif/négatif. Elle cherche à transformer les cerveaux humains en ordinateurs programmables.

NOVLANGUE

On est loin de cette horrible farce ? Certes. Mais le Ministère de la Santé publique est devenu le SPF (Service public fédéral) Santé publique : donc, un ministère – qui, faisant partie de l'exécutif, exerce un certain pouvoir sur les citoyens – serait un « service public » au même titre que les transports en commun ou la poste ?... Nous sommes bel et bien sur un chemin pavé de novlangue, ce mot étant entendu ici non au sens qu'il a dans le roman d'Orwell mais au sens large qu'il a pris avec le temps : un langage faussé, retourné comme une chaussette, mais de manière *soft*, presque non intentionnelle, répandu dans tous les médias, dans lequel nous emballent présentateurs, journalistes, politiques, experts en tous genres – mais où ils sont aussi pris eux-mêmes, dans une certaine mesure. Pour le sociologue Pierre Bourdieu, en effet, ce discours ne peut avoir d'impact sans « la méconnaissance de la violence qui s'exerce à travers lui » : « le pouvoir symbolique est en effet ce pouvoir invisible qui ne peut s'exercer qu'avec la complicité de ceux qui ne veulent pas savoir qu'ils le subissent ou même qu'ils l'exercent »⁹.

Jean-Patrick Manchette – un auteur de polars – dénonçait déjà le phénomène il y a une vingtaine d'années : « Le galimatias de maintenant est fabriqué par les tristes élites de la politique et de l'économie, de la publicité et de l'*intelligentsia*, et, dûment concassé, il est constamment déversé par la télévision et les autres médias. (...) On pourrait faire sourire en énumérant longuement des mots et expressions de la novlangue. Mais c'est leur combinaison (ou devrais-je dire *combinatoire* ?) qui fait un effet vraiment inquiétant. Combien de temps garderons-nous une partie de nos facultés de traduire, d'écrire, ou même de penser quand, de toutes parts, il est question des effets pervers d'un différentiel, de se situer dans une fourchette, de remettre sa copie sur le chantier (si !), de redistribuer les cartes aux partenaires sociaux – afin sans doute que la balle soit dans leur camp à l'horizon 2000, à moins qu'il ne s'agisse d'initier par là une remise à plat des indicateurs, ou des acteurs – bref, d'apporter sa pierre au débat ? (si ! si ! celle-là aussi, je l'ai lue). »¹⁰

Balayons sur notre seuil...

Et les champs de l'éducation, de la culture, du social, de la santé n'échappent pas au phénomène. Manchette encore : « il n'est pas agréable de lire (...) que l'association Lirecrire "a pour objectif la mise en œuvre d'un projet partenarial de quartier sur la lecture". Que des mêmes innocents soient dans les mains d'éducateurs qui les plongent en toute bonne foi dans ce genre d'illettrisme jargonnant, c'est triste. »

Dans un spectacle incisif et drôle dont on trouve des extraits sur YouTube¹¹, Franck Lepage pointe les escroqueries intellectuelles, idéologiques, que permet l'usage de l'euphémisme : *Ceux d'entre vous qui ont connu la guerre de 1968 savent qu'à cette époque-là, les pauvres – tiens ! en voilà un mot en train de disparaître ! (...) – on les appelait dans ces années-là des exploités. Je jure aux plus jeunes dans la salle que c'est vrai ! Ça ne nous posait pas de problème ! On parlait d'eux comme ça couramment ! Quand on était éducateur social dans les quartiers, on parlait des exploités.*

Vous comprenez bien que c'est un mot très, très embêtant pour le pouvoir. Parce que c'est un mot qui vous permet de penser la situation de la personne non pas comme un état, mais comme le résultat d'un processus qui s'appelle « l'exploitation ». Si ce type-là est exploité, c'est donc qu'il y a un exploiteur quelque part ! Donc, quand vous le nommez exploité, vous le pensez comme un exploité et vous cherchez tout de suite... l'exploiteur. (...)

Le pouvoir nous fait comprendre que ça serait bien dorénavant d'appeler ces gens-là des défavorisés. Et regardez bien, c'est très, très amusant : c'est le même type, dans la même situation... mais dans un cas, il a été exploité par quelqu'un, dans l'autre « il-n'a-pas-eu-de-chance ! » « Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ?

On ne va pas aller faire chier le patronat parce que ce con n'a pas de pot, quoi ! » C'est un état, vous voyez ? « Défavorisé », c'est un état. (...)

L'euphémisme ne consiste pas seulement à remplacer un mot trop chargé de significations indésirables par un mot plus neutre, plus abstrait (par exemple, « caritatif » sera préféré à « charitable », qui sent trop son bénitier). On peut aussi choisir un mot plus prestigieux. Ainsi, lorsque trop de gens commencent à se méfier de la publicité parce qu'ils se rendent compte qu'elle essaie surtout de leur vendre n'importe quoi, on va inventer la « communication sociale (ou politique) » : c'est plus noble que « marketing ». Et les publicitaires vont se rebaptiser communicants, conseillers ou experts en communication. Dès lors, quand on dit « la communication », presque plus personne aujourd'hui n'entend le sens originel du mot. Pourtant, fondamentalement, la communication humaine repose sur une relation interpersonnelle. Et certains, pour retrouver ce sens originel, empruntent au langage courant le mot « conversation »... Cette inventivité est déjà une manière de résister. Nous y reviendrons.

Dans le domaine social aussi, l'euphémisme règne : les chômeurs sont rebaptisés « demandeurs d'emploi » et il est question de les « activer ». On ne va pas parler de leur donner un emploi, il n'y a plus de travail pour tout le monde ! (On le sait bien, et c'est justement pour ça qu'il ne faut pas le dire.) Le projet d'*activation* des chômeurs, la notion d'*être actif par rapport à l'emploi* laissent entendre que seuls les gens qui ont un emploi sont actifs et que, par conséquent, les chômeurs non seulement ne font rien – puisqu'ils n'ont pas de travail salarié (celui-ci étant la seule activité reconnue) – mais aussi qu'ils sont passifs, qu'ils se laissent aller, voire qu'ils profitent de la situation.¹²

Et la santé aussi !

Mais, si l'euphémisme est une figure maîtresse de la manipulation par le langage, elle n'est pas la seule manière d'exercer le pouvoir symbolique. Le champ de la santé nous offre une palette particulièrement variée...

Le déplacement voire le retournement de sens. Ce que l'on entend appeler aujourd'hui, chez nous, « la médecine traditionnelle » renvoie en fait à la médecine *moderne* inspirée depuis le XIX^e siècle par des sciences comme la biologie ou la physiologie. Cette appellation lui donne une assise séculaire. Alors qu'une médecine comme l'acupuncture, authentiquement *traditionnelle* puisque pratiquée en Extrême-Orient depuis des lustres, se retrouve parmi les « médecines parallèles » avec l'homéopathie, l'ostéopathie, etc., qui n'ont pourtant aucune parenté avec elle.

Les médecines dites parallèles nous donnent encore deux cas de figure. D'abord **le brouillage, la confusion**. On met dans le même sac des pratiques, des techniques très diverses qui n'ont en fait qu'un point commun : elles n'ont pas l'aval des autorités académiques (la Faculté de Médecine) et professionnelles (l'Ordre des Médecins).

Ensuite **l'euphémisme** (toujours lui). On peut se demander ce qu'évoque l'adjectif « parallèle » : parallèle à quoi ?... Cela n'a guère de sens à moins que l'on ne remonte aux années 1960-70, qui virent aussi fleurir les « écoles parallèles ». *Parallèle* l'a en fait emporté sur *alternatif* (« les médecines alternatives »), qui pouvait sembler trop agressif vis-à-vis de la norme médicale ou scolaire. Car l'alternative implique que l'on choisisse un des termes et que l'on rejette l'autre...

Il y a encore **l'hyperbole** (exagération). On parlait naguère des lombalgies et autres maux de dos comme de « la maladie du siècle ». Aujourd'hui, non seulement ces problèmes de santé doivent céder la place à d'autres mais on parle d'*épidémie*, ce qui fait indiscutablement plus sérieux (remplacement d'un terme courant par un terme technique) et surtout plus angoissant¹³. Car le terme renvoie, dans notre imaginaire à tous, aux grandes épidémies de maladies infectieuses (peste, choléra, tuberculose, sida), des maladies que l'on peut se transmettre l'un à l'autre. Il est révélateur que l'on n'ait jamais parlé d'épidémie de cancers alors qu'aujourd'hui « l'épidémie d'obésité » tient le haut du pavé : la vulgate actuelle veut que la lutte contre l'obésité – autre terme technique, d'ailleurs improprement employé pour parler de toutes les personnes un tant soit peu rondes – soit la priorité médicale n° 1. Il est donc indispensable de dramatiser. Et tant pis si les « gros » sont montrés du doigt : ils ne peuvent peut-être pas nous contaminer mais ils donnent le mauvais exemple ! Ça pourrait donner des idées aux « sains »... c'est-à-dire aux maigres.

Le remplacement d'un terme courant par un terme technique (médical ou autre) est très souvent l'indice à la fois d'une exagération et d'un brouillage. Prenons l'exemple du fanatisme musulman : on est passé d'*intégrisme* à *fondamentalisme* puis à *salafisme* pour le désigner. Le choix de mots qui sont de plus en plus difficiles à cerner avec précision rend le phénomène de plus en plus trouble et inquiétant et, par conséquent, facilite les manipulations en tous genres. Car tout le monde sait ce qu'est un fanatique : il y en a toujours eu « chez nous » (voyez l'affaire Dreyfus et, dans l'actualité récente, Anders Breivik), mais qui sait ce qu'est au juste un *salafiste* ?...

Comment résister ?

Poursuivez l'exercice auquel nous nous sommes livrés ! Dans votre domaine d'activités, dans les médias, dénichiez les simplifications abusives, le matraquage des idées fausses, des stéréotypes, et autres manipulations langagières. Ah oui, bien sûr, il faut être attentif, ne pas seulement consommer de la prétendue « info » (c'est plus facile avec la radio ou la presse écrite, on n'est pas scotché aux images), entendre et non écouter distraitement, questionner les mots, ne pas les avaler tout crus, aller jeter un coup d'oeil au dictionnaire, regarder les sens multiples ou anciens... Mais on peut en faire un jeu de groupe, entre amis, entre collègues de travail !

L'humour est une forme de résistance : on peut jouer avec ces mots, ridiculiser l'emploi qui en est fait (et se gausser ainsi de ceux qui en font cet emploi), mais ne pas seulement être dans la dérision (plaisanter sur n'importe quoi pour faire rire n'importe qui, comme trop de soi-disant humoristes aujourd'hui) ni le cynisme (tout mettre dans le même sac et jeter ce sac à la poubelle). Ou alors ce doit être le cynisme d'un Diogène, celui qui dit jadis à Alexandre le Conquérant « ôte-toi de mon soleil », ce qui n'est pas montrer une vaine insolence mais remettre chaque chose à sa place et, en particulier, ne pas être dupe de « ceux qui se nomment grands » (Boris Vian, *Le Déserteur*).

Enfin, il y a la création langagière : inventez vos mots, vos phrases, vos petits poèmes ou vos grands monologues, vos folles histoires ou vos minutieuses pensées, créez votre sabir à vous et vos amis ! Oui, créez ensemble ! Créez toutes paroles libres, non standardisées, non formatées, hors de toutes les ornières langagières, tous les sentiers battus par les plumitifs et les escrocs. Fréquentez le *nonsense* anglo-saxon



(Lewis Carroll, Robert Benchley, Stephen Leacock...) ou les loufoques français et autres pataphysiciens (Alphonse Allais, Pierre Dac, Raymond Queneau...). Lisez ou relisez Prévert et Vian – mais aussi Rabelais et ses multiples inventions verbales, sans oublier Molière, qui n'est pas un de ces raides « classiques » puisqu'il imagina Monsieur de Pourceaugnac, la Comtesse d'Escarbagnas et le Grand Mamamouchi, et qu'il se fit de cruels ennemis des bigots, des arrivistes, des prétentieux et des faux savants... parmi lesquels les médocastres du *Malade imaginaire*¹⁴.

Micro-trottoir

Le journaliste : « Qu'est-ce qu'un mot creux... un mot plein ? »

Un passant : « Un mot creux est un mot qu'on plaint pour son vide. »¹⁵

Exemple de mot creux : la croissance.

Glissements de mots

Hier encore, on disait *clochard* et *mendiant*. Aujourd'hui, on dit un *SDF*, un *sans-abri*. Ça met à distance la misère qui s'affiche, de plus en plus nombreuse, sur les trottoirs ou dans le métro. Et encore mieux : l'abstrait *sans-abrisme* efface discrètement les images désagréables.

Inflation verbale

Quand le vocabulaire gonfle comme la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf, cherchez le jugement de valeur implicite. Exemples : le « vrai travail » de Sarkozy (il y en a donc un faux !), la « laïcité positive » (il y en aurait donc une négative ?), la « discrimination positive » (il y a donc une bonne discrimination !)...

1. Manuel Vázquez Montalbán, *Milenio Carvalho*, 2004, trad. fr. Denise Laroutis, Ed. Christian Bourgois, 2006, p. 710.
2. Genèse, 2, 19 (Bible de Jérusalem, Editions du Cerf, Paris, 1955).
3. Sur France-Inter, le 13 mai 2012, dans l'émission 3D de Stéphane Paoli.
4. Les Etats nomment terroristes ceux qui s'opposent à leur propre violence politique : pendant la deuxième guerre mondiale, les forces d'occupation allemandes et la presse vendue à l'occupant parlaient de terroristes pour désigner ceux que nous appelons aujourd'hui résistants... Voir aussi la résistance tchétchène vue par la Russie néo-impériale de Poutine.
5. Voir www.alyon.org/litterature/regles/figures_de_rhetorique.html
6. Employer des expressions exagérées pour frapper l'esprit.
7. Dans l'émission 3D, le 29 avril 2012.
8. Luis Sepúlveda, *Histoires d'ici et d'ailleurs*, trad. fr. Bertille Hansberg, 2011, Ed. Métailié, coll. Points, p. 10. Les italiques sont de la rédaction.
9. Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Editions du Seuil, 2001, pp. 266 et 202. Cité par Jole Morgante, riviste.unimi.it/index.php/AMonline/article/download/539/736
10. Jean-Patrick Manchette, *Chroniques*, 1996, Ed. Payot & Rivages, coll. Rivages/Noir, pp. 366-67.
11. Le texte de ce spectacle a été publié : Franck Lepage, *L'Education populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu...*, Editions du Cerisier, 2007. Lecture hautement recommandée (8€).
12. À propos de « l'activation » des chômeurs, un document pas du tout politiquement correct est téléchargeable sur www.choming-out.collectifs.net/files/chomingout-screen.pdf
13. Pour plus de détails sur la transformation en épidémie mondiale d'un problème de santé plutôt flou (en fait, on ne sait pas vraiment ce que c'est, « la dépression »), lire le petit livre très clair et bien documenté de Philippe Pignarre, *Comment la dépression est devenue une épidémie*, dont une nouvelle édition vient de paraître en poche à La Découverte (8,5€).
14. Dont un avatar plus récent est le Dr Knock de Jules Romains (*Knock ou le Triomphe de la médecine*, en poche chez Folio). Toujours d'actualité.
15. Toujours dans 3D, le 27 mai 2012.

Langue de bois : « Langage figé de la propagande politique ; par extension, façon de s'exprimer qui abonde en formules figées et en stéréotypes non compromettants (opposé à *franc-parler*) » (Le Petit Robert). Ce discours nous envahit, notamment via les médias de masse, et distille insidieusement ce que l'on appelle parfois « la pensée unique », c'est-à-dire une vision des choses et du monde qui se présente comme allant de soi, qui tend à balayer toute perception alternative ou simplement différente.

Nous pouvons hausser les épaules, croire que ce langage ronronnant est dérisoire ; pourtant il façonne en douce notre façon de voir et d'entendre, sans même que nous nous en rendions compte. Soyons donc attentifs au pouvoir des mots, en tant qu'utilisateurs – et cibles – des médias. Et surtout en tant que citoyens. Nous pouvons résister, individuellement mais aussi collectivement, à cette forme de propagande aussi banalisée que systématique.

Cette brochure ambitionne de donner quelques clés pour ce faire : où l'on verra notamment que l'humour, l'esprit critique et la créativité ne sont pas des armes négligeables...

La brochure s'adresse à tout public
et est téléchargeable sur le site www.questionsante.be

Edition 2012